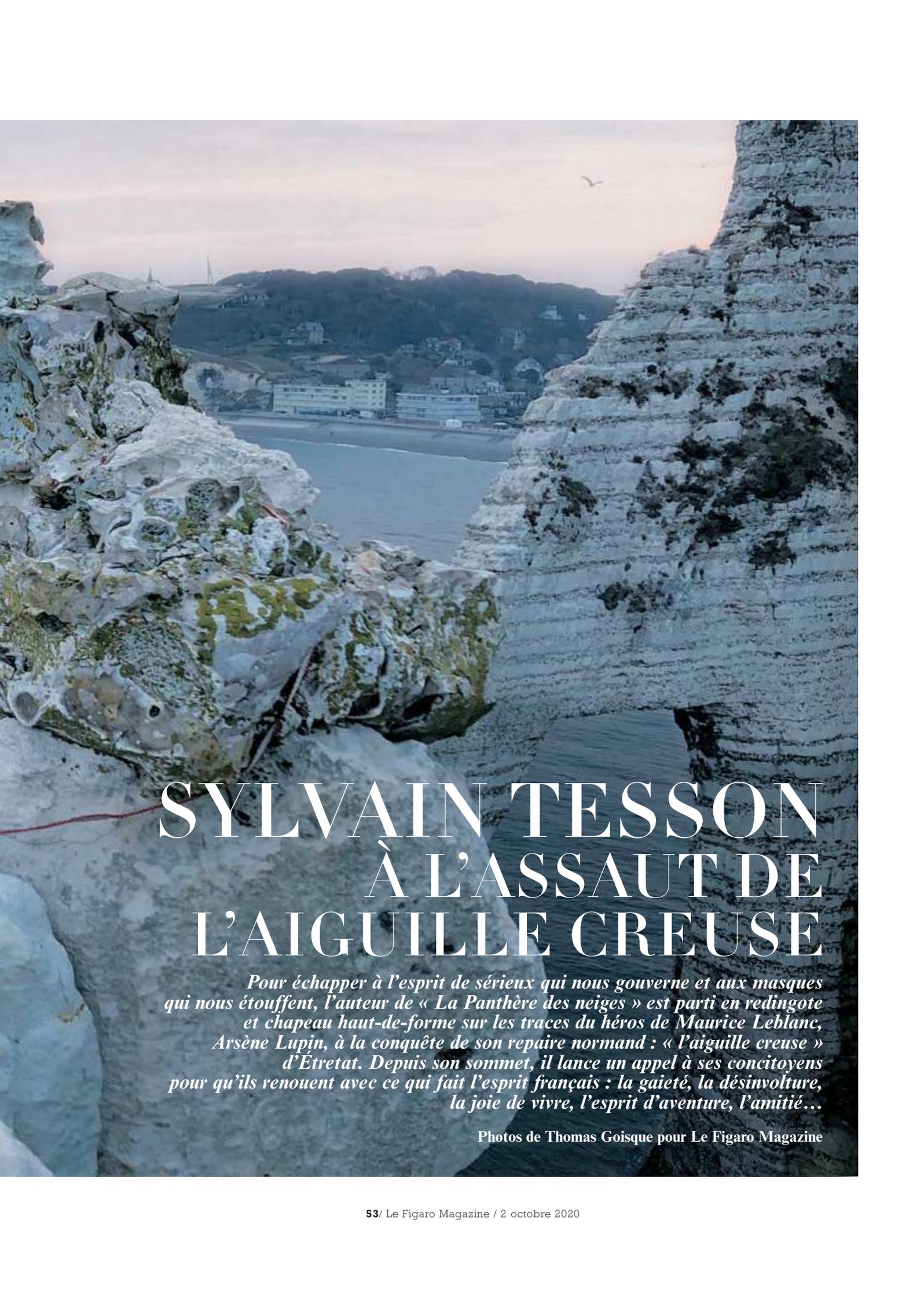




Dans le roman de Maurice Leblanc, « L'Aiguille creuse », Arsène Lupin tente d'échapper à la police et à un lycéen rusé aux allures de Rouletabille, Isidore Beautrelet. Désormais marié, le gentleman-cambrioleur se cache à l'intérieur même du célèbre rocher près d'Étretat où se trouve également le fabuleux trésor des rois de France. S'y trouve-t-il encore ? L'aiguille est-elle vraiment creuse ? Sylvain Tesson est allé vérifier si tout cela n'était que littérature...



SYLVAIN TESSON À L'ASSAUT DE L'AIGUILLE CREUSE

Pour échapper à l'esprit de sérieux qui nous gouverne et aux masques qui nous étouffent, l'auteur de « La Panthère des neiges » est parti en redingote et chapeau haut-de-forme sur les traces du héros de Maurice Leblanc, Arsène Lupin, à la conquête de son repaire normand : « l'aiguille creuse » d'Étretat. Depuis son sommet, il lance un appel à ses concitoyens pour qu'ils renouent avec ce qui fait l'esprit français : la gaieté, la désinvolture, la joie de vivre, l'esprit d'aventure, l'amitié...

Photos de Thomas Goisque pour Le Figaro Magazine

“Le soleil se levait, la mer pétillait, les faces de craie s'éclairaient : c'était la joie des matins normands, éclairant ce peuple si mélancolique”



« L'effroyable monolithe était strié de lignes horizontales marquées par du silex » (« L'Aiguille creuse »).



« Une forteresse ignorée construite sur une base de granit plus large qu'une place publique. »

L'ESPRIT DE L'AIGUILLE

Par Sylvain Tesson

Aucune falaise ne laisse de marbre. En Normandie, les parois sont blondes comme le beurre. Nous avons dormi à leur pied, sur les galets de la plage d'Antifer entre Le Havre et Étretat. Les murailles de la Côte d'Albâtre mesurent 80 mètres. Les désespérés s'y jettent à mourir. Le mariage de la mélancolie normande, du calva et de la géologie fait exploser les taux de suicide. Dans mon sac de couchage, les puces de plage me caressaient. Il aurait été absurde de mourir écrasé par un Normand neurasthénique.

Au matin, à l'heure des bulotiers, nous mîmes notre canot à l'eau. Philibert Humm ramait, coiffé d'un chapeau melon, Daniel du Lac barrait, coiffé d'un haut-de-forme. La mer était une flaque de jais. Nous étions en frac, habit des frasques. Les amis souquaient, je regardais filer la côte car le cabotage est un cinémascope : Roche aux Chiens, arche de la Manneporte, valleuse et plage de Jambourg. Plein est, dans l'axe de la proue, l'aiguille d'Étretat se dressait. Notre aimant. Le soleil se levait, la mer pétillait, les faces de craie s'éclairaient : c'était la joie des matins normands, éclairant ce peuple si mélancolique. Des mouettes s'ébrouaient, certaines étaient rieuses : tableau parfait. Au XIX^e, les peintres n'eurent qu'à se baisser pour cueillir la vision. →

“Très occupées ce matin-là à faire respecter les « directives Covid », les forces de l'ordre nous laissèrent baguenauder sur l'aiguille creuse”

À 7 heures du matin, nous touchâmes le socle de l'aiguille. Du Lac et moi quittâmes le canot munis de 100 mètres de cordes d'escalade. On manqua de « cabaner », comme disent les experts en chavirage. Philibert Humm s'écarta à la rame pour cacher l'esquif, de l'autre côté de la porte d'Aval, dans le Trou-à-l'Homme, antre naturelle et haut-lieu des naufrages d'antan. Au même instant, notre peintre, Laurence Bost, guidé par l'éditeur normand Olivier Frébourg, se postait au sommet de l'arche de la Manneporte et plantait son chevalet pour faire son métier. Elle peignit l'arc de triomphe de la porte d'Aval pendant que Frébourg lisait à haute voix les descriptions de la côte rédigées par Maupassant pour son ami Flaubert. Maupassant y décrit les escarpements « praticables aux femmes hardies » et « aux hommes très souples et très accoutumés aux falaises ».

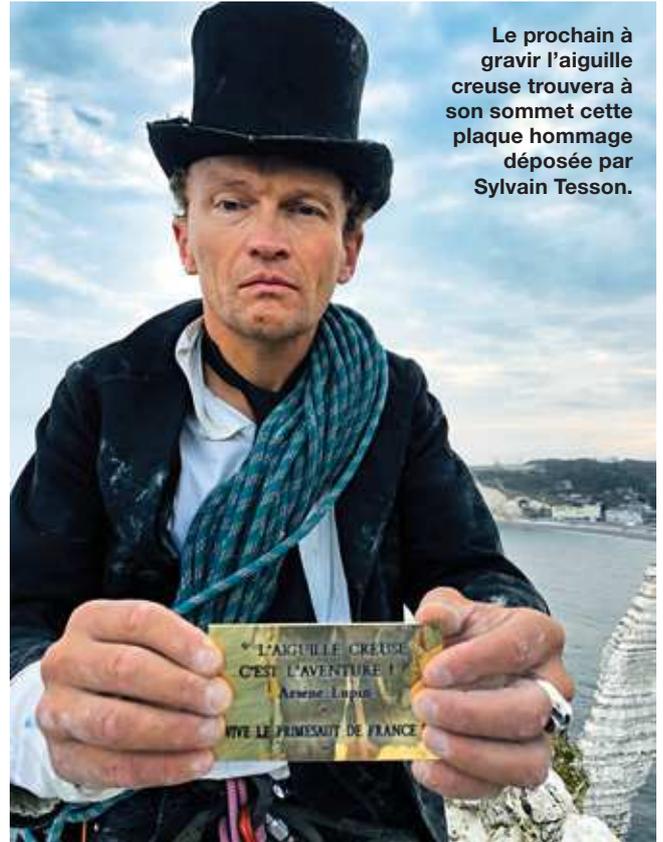
Les forces de l'ordre eurent le sens de la poésie, ce matin-là. Très occupés à faire respecter les « directives Covid » (c'est la langue que l'on parle, un siècle après Maurice Leblanc), les agents nous laissèrent baguenauder sur l'aiguille creuse.

Il nous fallut une heure pour escalader la pointe. La roche n'était pas solide. Nous regrettions les granits de Haute-Savoie. Les silex enchâssés dans la gencive calcaire de l'âge du « sénonien » (comme diraient Bouvart et Pécuchet) se déchaussaient. Il fallait grimper sur des œufs. Des

pitons rouillés, vieux de soixante-dix ans, assuraient une illusion de sécurité. En cas de chute, ils se seraient brisés. Nous arrivâmes au sommet à pas feutrés. Il était 8 heures, la marée montait, l'aiguille vibrait. Nous aussi. Nous nous tenions là, entre le ciel et la mer, endroit vivable. Nous déployâmes un drapeau français, comme il sied de le faire sur les territoires perdus de la République.

En 1942, une cordée d'alpinistes allemands était montée sur l'aiguille. Depuis lors, quelques escaladeurs normands avaient gravi le monolithe, mais aucun n'y avait hissé les couleurs de la France. Or, pour libérer un territoire souillé, il faut une déclaration juridique ou une proclamation publique. Des juristes constitutionnalistes nous l'avaient précisé. Ce matin, la totalité du territoire français pouvait donc se considérer libérée. Ce petit jeu était une potacherie bien sûr. Le premier gravisseur de l'aiguille d'Étretat, en 1936, Pierre Allain, grand alpiniste et bel écrivain, n'avait-il pas dit : « l'alpinisme, jeu ardent et dangereux des derniers chevaliers de l'aventure ». Et puis, nous n'avions pas oublié que l'aiguille avait été la patrie d'un prince libertaire, empereur de l'imaginaire et héros surréaliste : Arsène Lupin. Il fallut redescendre en rappel. Du Lac consolida un vieux piton italien, planté ici il y a un demi-siècle, et balança les cordes dans le vide. Il me restait cinq minutes pour lire à la cantonade mon appel de l'aiguille. Personne ne l'entendit. J'espère qu'il a porté.





L'APPEL DE L'AIGUILLE POUR LE PRIMESAUT DE FRANCE !

*Quelle force s'est acharnée à nous rendre si tristes, nous, Français ?
Le monde a parfois considéré la France comme la patrie de la légèreté universelle.
Un proverbe disait : « Heureux comme Dieu en France. »*

*Pourquoi sommes-nous devenus si méchants et à ce point moroses ?
Les temps sont durs, nous le savons. Ils l'ont toujours été.
C'est précisément dans la peine que la gaieté est cruciale.
Cet appel n'est pas une lubie d'enfant gâté mais une supplique.*

*Résumons le début du siècle XXI.
Chacun, devant l'écran ou derrière son masque (c'est la même chose)
surveille son voisin.*

*On connaît ses droits, on se pense offensé. On signale, on assigne,
on exige réparation. On se censure puisqu'on s'épie. Le langage est régenté.
Un bon mot s'appelle une discrimination.*

*Quelques-uns s'emploient à tout réinventer. La forme des villes, le visage des
paysages, la substance de la langue, les vieux modes de vie, les livres d'histoire. Terra
Nova et novlangue, disent-ils ! Résultat : un infralangage de managers,
un ordre techno-moral et plus personne pour chanter à table
après les repas de famille. Quel chantier, quel pensum !*

*Chacun se sent malheureux. On pense la France l'antichambre de l'enfer.
On connaît mal le Soudan.*

Voilà pour le tableau. Il est moins vivifiant qu'un Monet maritime.

*Nous sommes quelques-uns à ne pas aimer ces maussaderies.
Nous leur préférons l'électricité d'Arsène Lupin et l'esprit de l'aiguille creuse.
Le héros de Maurice Leblanc ne voulait pas changer le monde, ni trouver des
coupables. Au sommet de l'aiguille blanche, il se gaussait des idées creuses.
Il moquait les vieilles barbes, échappait à l'enfermement. Il défiait les ordres
poussiéreux mais n'imposait rien par la violence, ni par l'esprit de sérieux, poison
suprême. Rebelle et poli. Il chantait le « primesaut », autre nom de la gaieté, →*

—> et célébrait les rois qui savaient s'amuser.

Il y avait en lui l'anarchiste et le seigneur féodal.

Par le primesaut il faut entendre la fantaisie du style, l'amour de la liberté, l'absence du ressentiment, le goût des belles choses. Le contraire du Primesaut, c'est la vie sans la joie telle que la concote l'administration psycho-sanitaire « pour votre confort et votre sécurité ».

Le primesaut est notre trésor perdu : la désinvolture et la longue mémoire.

L'essence de la France se tient peut-être là :

dans la rencontre des gravités publiques et des gaietés privées.

Nous autres, qui aimons les aiguilles, nous ne manifestons pas, nous ne revendiquons rien. Nous faisons attention à ne pas faire tomber les pierres. Nous vénérons ce qui est plus ancien que nous, ce qui demeure et ce qui domine. Nous préférons la liberté à la sûreté, la vie à la santé, les nostalgies personnelles aux promesses globales. Nous voudrions aimer, boire et chanter sans que la puissance publique nous indique comment vivre, sous quel masque nous cacher, de quoi nous repentir et comment nous exprimer.

Nous aimons les aiguilles parce qu'elles sont des refuges, comme les Patagonies, la colonne des stylites, certains jardins, quelques musées et les tablées d'amis.

Les strates des parois d'Étretat trahissent la profondeur des temps : accumulation de la mémoire. Les silex sont coupants : esprit d'insolence.

Le soleil frappe l'ombre : gaieté de plein vent. La mer les baratte, jamais fatiguée : énergie vagabonde. Elles se tiennent debout, postées devant le large, le dos tourné : distance polie. En leur sommet, on y respire bien, on y dit ce que l'on veut, et la vue porte loin : liberté vitale. Iode, azur, photon : devise de notre royaume.

Les aiguilles sont belles car intouchées par l'Administration et conservées par le temps. On y est libre de déclarer son amour à la France, à la gaieté, aux amis, à l'art, aux bêtes, à l'aventure. Elles s'écroulent un peu, mais elles tiennent bon contre la gravité !

Il faut connaître ses aiguilles, les rejoindre, se tenir debout sur leur fine pointe, quand l'air devient épais. Que les vieilles aiguilles crèvent les nouvelles baudruches !



Au sommet avec Daniel du Lac, champion du monde d'escalade.



« Un bonnet d'écorce pointu posé sur du vide. »

Nous dégringolâmes le long de nos cordes. Il fallait aller vite. À la nage, queues-de-pie repliées dans un sac marin, nous gagnâmes la plage de Jambourg. Par les tunnels de pêcheurs creusés dans l'entre-deux-guerres, nous rejoignîmes Philibert Humm. Il nous attendait avec son canot dans la grotte du Trou-à-l'Homme. Il nous convoya jusqu'à la plage d'Étretat. Nous n'avions rien de suspect, nous avions l'air de trois petits baigneurs après l'exercice. Sur la berge, nous mîmes nos muselière Covid imposées par le nouvel ordre cyber-sanitaire. Elles étaient moins seyantes que le loup de velours d'Arsène Lupin. Elles dissimulaient nos sourires. Car nous étions contents. Vive le primesaut et vive le continuum ! ■ Sylvain Tesson



Le commando
Lupin (Humm,
Tesson, du Lac) en
pleins préparatifs.



Dernière relecture
de « L'Aiguille creuse »
avant l'assaut.

OPÉRATION LUPIN

Par Philibert Humm

Au prétexte qu'il fait l'usage d'un sous-marin, téléphone au monde entier et roule à plus de quatre-vingts kilomètres par heure, il s'en trouve pour prétendre que Lupin n'a jamais existé. Qu'il serait le pur produit d'une imagination fantaisiste, celle de l'écrivain Maurice Leblanc. Croyez-moi ou ne me croyez pas, cela m'est égal. Je puis dire pourtant que je l'ai vu comme je vous vois, gravissant la paroi de l'aiguille creuse, il y a quelques jours de cela. Et en chapeau de cuir bouilli ! Et guêtres, et redingote ! Je puis dire aussi que j'étais son complice. Je n'étais pas le seul, il y en a d'autres, dont je donnerai les noms, car j'ai pris le parti de tout dire. Lupin, apprendra-t-on si l'on se donne un jour la peine d'avoir 15 ans et de lire *L'Aiguille creuse*, n'est pas le premier roulottier venu. Il est un être tout à fait ambivalent, sorte de déclassé, fils d'une aristocrate désargentée et d'un professeur de savate. Un voyou qui met la main sur le trésor des rois de France, ravit une jeune fille nommée Raymonde et se paie le luxe d'un chagrin d'amour. Lupin est un aristocrate du peuple, un oxymore à lui tout seul, capable de se faire grand-duc et cordonnier dans la même journée. Il se fit l'autre matin ascensionniste.

À la différence des grimpeurs qui se contentent de grimper, les ascensionnistes épousent les faces qu'ils entreprennent. C'est plus convenable, mais au fond cela revient au même : voici des gens qui ne supportent pas qu'une montagne, une colline et jusqu'au plus petit monticule, les regarde de haut. Ce n'est pas de l'orgueil – ou alors du bon, comme il y a du bon cholestérol – mais une marque de respect. Les ascensionnistes rendent hommage aux sommets en les foulant aux pieds. C'est là leur privilège.

Ainsi donc, Lupin existe, c'est un fait indiscutable. Il existe parce qu'il le faut. Parce que je l'ai vu. Parce que sans lui le monde aurait bien mauvaise mine. « *Et l'on ose dire que la vie est monotone ! s'exclame-t-il à la fin du roman. Mais la vie est une chose adorable, mon petit, seulement, il faut savoir... et moi je sais...* »

Quelques semaines plus tôt, justement je ne savais rien. Par habitude et muflerie, j'étais venu rendre visite à Sylvain

Tesson sans m'annoncer. Il m'accueillit la gueule en coin, je veux dire plus en coin que d'habitude. « *L'heure n'est plus à la rigolade* », dit-il entre deux lampées de Viadox. Il fallait que ce soit vrai pour qu'il s'en convainque. Sur sa table de bois, ouvert à la dernière page, un vieux topo d'escalade édité par la section montagne du Red Star Club de Montreuil. Noir sur blanc, il était indiqué qu'une cordée de l'armée allemande avait gravi l'aiguille – la fameuse – en 1942. Sur ce point, le topo était formel. « *Or, c'est fâcheux, comprends-tu ? Si personne ne l'a reprise depuis, elle est peut-être encore sous domination du Reich.* » Il fut question de mode d'acquisition territoriale, de conquête par la force, de préemption de souveraineté et d'occupation effective. Je ne comprenais pas tout, sinon qu'il y avait urgence à rétablir nos frontières et libérer l'endroit du joug teuton. L'aventure se nourrit de prétextes. Il faut aux Arsène Lupin comme aux Isidore Beautrelet – le jeune lycéen de Janson-de-Sailly se muant en enquêteur dans *L'Aiguille creuse* – des orphelines à secourir, des torts à redresser, des bons ou des méchants à mettre aux fers. Cette fois, il s'agissait d'anéantir l'ultime bastion nazi. Ce n'était pas la mer à boire. Je posai deux jours de RTT.

Tesson ne fut pas long à monter une équipe. Daniel du Lac, l'ami de toujours, sec comme un coup de trique, vaillant alpiniste par ailleurs féru de charades médiocres ; Olivier Frébourg, éditeur de son état, pourvoyeur de nourritures terrestres et spirituelles mais terrestres surtout ; Laurence Bost, peintre admirable ; le photographe Thomas Goisque et moi-même, heureux détenteur d'un canot rigide devant nous mener jusqu'au pied de l'aiguille.

Au sujet de ce canot (que je mettais volontiers au service d'une cause aussi inutile), j'avais préalablement informé Tesson qu'il était un canot de rivière pouvant accueillir deux individus. Or, nous serions trois à bord, et en pleine mer encore. Cela n'entama pas un instant son primesaut. Tesson a toujours mis un point d'honneur à s'équiper un peu moins que le strict nécessaire. Il plonge en tuba quand il lui faudrait des bouteilles et enfle un chandail pour traverser les forêts boréales. Ainsi ménage-t-il l'imprévu et les embêtements relatifs, qui sont le sel de l'aventure, qu'il aime salée. L'amitié, c'est de se retrouver, écrit Roger Nimier →



Le club des Cinq au clos Arsène-Lupin, devant la maison Maurice-Leblanc, à Étretat : Olivier Frébourg, Philibert Humm, Sylvain Tesson, Daniel du Lac et Laurence Bost (de gauche à droite).

dans *Les Épées*. De se retrouver dans la panade, ajoute Sylvain Tesson.

Pour la bonne réussite de l'entreprise, du Lac et lui avaient en l'occurrence prévu quelques pitons, de longues brochures et une douzaine de mousquetons. Toute la quincaillerie dont on use habituellement sur les glaciers. Les Normands qui passent pour avoir la tête dure n'en ont pas moins acquis une science du matériau meuble. Gras pâturages, motte de beurre, livarot hors d'âge, calcaire ébouleux et friable : leur pays s'émiette comme une teurgoule et nous aimons cela.

La veille, sous les falaises où nous cantonnions, nous tentâmes de déterminer si Lupin était anarchiste ou légitimiste, et s'il n'était pas quelquefois anarchiste-légitimiste. Pendant ce temps, du Lac, que la conversation passionnait modérément, détaillait à Goisque les rigueurs de son régime alimentaire : des épiluchures à tous les repas pour soigner le foie, et du pâté et du saindoux et des rillettes d'oie à profusion, pour graisser les tendons... Dieu sait comment, Laurence Bost parvenait à nous voir en peinture. Sur ses toiles au moins, nous aurions fière allure.

Ce que nous ignorions alors, ce que Tesson s'était gardé de nous dire, c'est qu'il avait déjà tenté l'expérience et qu'elle

s'était soldée par un échec. C'était il y a trente ans. Lui n'en avait pas 18. Avec l'ami Éric Girard, ils s'étaient piqués de marquer leur respect à l'aiguille, comme ça, pour rien. Parce que ce genre de résolution n'attend pas, ils avaient pris le rapide de Dieppe, longé la côte et fait l'acquisition d'un canot pneumatique à la maison de la presse d'Étretat. Il s'agissait d'un jouet de plage, juste bon pour appareiller dans les flaques. Ramant avec les bras, ils avaient atteint le flanc de l'aiguille quand une violente lame projeta le rafirot sur une arête tranchante et le creva. Dans un effort désespéré, Tesson parvint à se hisser jusqu'au premier piton. Lequel brisa net et le précipita par le fond, où se trouvait déjà Girard. Les gendarmes, qui par nature craignent l'eau froide, prirent soin d'attendre qu'ils soient tirés d'affaire pour leur mettre le grappin dessus.

Trente années avaient passé et voilà que nous remettons le couvert. Dans sa chute, Tesson n'avait pas lâché le vieux piton, qui prenait depuis la poussière sur ses étagères. L'outil était devenu un bibelot. Le souvenir d'une épopée manquée. Ce n'était pas acceptable. Il fallait faire quelque chose. Et c'est précisément ce que nous fîmes.

Depuis la cache du Trou-à-l'Homme, où j'assurais la retraite des gentlemen cambrioleurs, je dus convenir que tout cela n'était pas très sérieux. Ces monte-en-l'air sans butin, ces conquérants de l'inutile, l'époque nous commandait de les dédaigner. Leur canular ne rapportait rien, sans compter que tous ces efforts étaient « chronophages », comme disent les esthéticiennes de Romorantin. Lupin a peut-être enfin trouvé un ennemi à sa mesure : l'esprit de sérieux. Il paraît que la fantaisie est passée de mode, ainsi que le primesaut, le poireau vinaigrette et les faux cols en Celluloïd. Nous ne marchons pas. Ils grimpent. Et nous montons les aiguilles en épingle. ■ *Philibert Humm*



SUR LES ÉCRANS, UN LUPIN... FRANCO-JAPONAIS

Depuis sa création en 1905, Arsène Lupin connaît la gloire dans le monde entier. Notamment au Japon depuis 1967, date où le mangaka Monkey Punch crée celui qui va devenir une icône de la culture pop nipponne : Lupin III, petit-fils du héros de *L'Aiguille creuse*, sans doute né d'une mère japonaise. Aventurier invétéré, espiègle et coureur de jupons (une synthèse du Français tel que se l'imaginent les Japonais...), Lupin III, héros de BD, de séries d'animation et de long-métrages, est accompagné de l'as de la gâchette Jigen,

du samouraï Goemon et de la croqueuse de diamants Fujiko. En France, avant que les droits des personnages de Maurice Leblanc ne tombent dans le domaine public (2012), Lupin III est plus connu sous le nom d'Edgar – dans la série animée des années 1980 *Edgar, le détective cambrioleur*, diffusée – ou même de Vidocq – dans *Le Château de Cagliostro*, premier long-métrage du grand Hayao Miyazaki (1979). Le 7 octobre sortira sur nos écrans *Lupin III : The First*, premier film de la franchise en images de synthèse, réalisé par Takashi Yamazaki, où

notre héros, dans la France et le Mexique des années 1960, affronte des nazis à la recherche du journal de Bresson, le seul trésor que son grand-père n'a jamais réussi à voler. Un film événement, visuellement ébouriffant, qui renouvelle avec bonheur un univers datant d'il y a plus de cinquante ans, tout en exploitant l'imagerie française tant appréciée des Japonais (avec notamment des poursuites endiablées sur les toits de Paris ou sur le périphérique). Pour ceux qui ne connaissent pas Lupin III, c'est le moment ou jamais.

Arnaud Bordas



Sorti au Japon en 2019, « Lupin III. The first » débarque sur nos écrans.